L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 25 août 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	84	29
Midi.....	88	31
3 P. M.....	88	31
6 P. M.....	88	31

L'EDITION DE L'ABEILLE DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance : édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'ABEILLE, fondée le 1er septembre 1887, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quatre-vingt-troisième année de son existence, et, à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puisera dans ses liasses, articles qui lui paraîtront devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires ; aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

La conduite d'un Paria.

Nous avons parlé hier de la très grande excitation qui avait régné la veille à Monroe, en Louisiane, et qu'avait causée la conduite d'un nègre haineux, affolé par la colère, parce que, disait-il, deux hommes de sa race y avaient été tués par un agent de police. Ce nègre, un nommé W. S Wade, a blessé vingt-neuf hommes, blancs tous, et très grièvement plusieurs, avec l'arme la plus dangereuse qui soit, le fusil de chasse à deux canons. Placé en l'endroit le plus central de la localité, l'endroit donc le plus fréquenté, Wade s'est mis à faire feu sur les passants, quels qu'ils fussent, pourvu qu'ils appartinssent à la race à laquelle il en voulait, contre laquelle il avait juré vengeance.

Avant qu'il ait été possible de tuer l'odieux assassin, on comprend qu'il ait blessé tant de personnes, car ses victimes tombaient sous ses balles sans s'y attendre, privées de moyens de défense, et incapables de s'abriter nulle part.

Wade, dont les mauvais instincts se révélaient dans toute leur férocité, savait, assurément, que sa criminelle conduite ne resterait pas impunie ; qu'il la paierait de sa vie ; mais il voulait, puisqu'il en faisait le sacrifice, boire à pleines lèvres à la coupe de la vengeance, semer la mort autour de lui.

Au bruit de la fusillade, de partout on accourait, et il ne fallut pas longtemps pour avoir raison du misérable, lui faire mordre la poussière. Lorsqu'il tomba, atteint de plusieurs balles, il exhala le dernier souffle dans de torturantes douleurs. La foule alors s'empara du cadavre et le hissa sur un poteau en attendant que le coroner vînt remplir sa fonction, constater la mort.

Plus tard, la foule l'emporta en un endroit où elle avait dressé un bûcher, et l'y fit brûler à petit feu. Cette dernière vengeance de la foule que le maire de Monroe, une des victimes du forcené, voulut mais ne put empêcher, dura sept heures, et les gens qui assistaient au macabre spectacle éprouvaient comme une indicible jouissance à alimenter le feu, à y jeter de l'huile pour en activer les flammes.

De tels spectacles, même vus de loin, ont leur hideur ; mais on ne peut, tout en les déplorant, les entièrement condamner ; ils sont une leçon. Il est vrai qu'ils ne suppriment pas le crime, s'ils suppriment les criminels ; mais ils réduisent la fréquence du crime, quoi qu'on en dise ; ce ne sont pas tous les hommes qui ont un suprême dédain de la mort.

Wade n'était pas un nègre de la Louisiane ; il était de l'Arkansas. Il est à remarquer que tous les grands criminels nègres qui ont été les tristes héros de scènes de désordre, de scènes sanglantes, nous sont venus du dehors.

La population noire de notre Etat compte dans son sein des êtres qui ont certainement des démêlés avec les tribunaux ; mais leurs instincts nous paraissent moins mauvais, moins sanguinaires.

La statistique de l'Institut Pasteur.

L'Institut Pasteur vient de publier sa statistique pour l'année 1908.

Dans le cours de cette dernière année, il y eut 524 personnes traitées pour la rage à l'Institut Pasteur. Si l'on considère qu'il y en avait 2 671 (dont 25 morts) en 1886, 1 308 en 1896, 1 005 en 1902, 628 en 1903, on ne peut s'empêcher de se réjouir en constatant cette diminution rapide des cas de rage.

Voici les départements les plus éprouvés :

Aisne	24	Lot	12
Corrèze	10	Morbihan	15
Creuse	12	Oise	14
Côtes-du-Nord	16	S.-et-Marne	10
Finistère	48	S.-et-Oise	34
Ille-et-Vilaine	12	Seine	99
Indre-et-Loire	15	Vendée	24

Cette diminution constatée dans les cas de rage peut être observée dans la plupart des maladies. C'est que la médecine, dans ses recherches et dans ses découvertes, a montré depuis un quart de siècle, tout le bien qu'il fallait attendre de la prophylaxie et l'Hygiène (sociale et individuelle), dans ses préceptes, a pour but de nous faire éviter la maladie, parce que cela est plus facile que de la guérir.

Et c'est ainsi que la médecine, en marchant de découverte en découverte, a supprimé de plus en plus l'intervention du médecin. Les malades diminuent et c'est notre faute, disait récemment quelque docte médecin qu'on allait interviewer.

Choses et Autres.

Déplacements officiels.— Aimables coutumes et gênantes embrassades.—Le rire en bouteille.—Femmes de savants et distractions d'inventeurs. —Le chèque posthume.

Le dernier voyage du Président de la République a permis aux chroniqueurs de rappeler les incidents émouvants ou pittoresques qui ont autrefois signalé les déplacements officiels des prédécesseurs de M. Fallières.

Et l'on ne s'est pas fait faute d'évoquer surtout la coutume infiniment gracieuse qui amène au devant des chefs d'Etat ou des ministres qu'on veut accueillir, ces théories d'enfants ou de jeunes filles, vêtues de blanc et les bras chargés de fleurs.

L'usage veut que le personnage officiel embrasse ces charmantes messagères; il le fait toujours sans répugnance et l'on ne cite, jusqu'à présent, qu'un réfractaire à cette aimable corvée.

L'aventure arriva à Lamartine, à l'époque où il fut élu membre du gouvernement provisoire.

Une députation de femmes des Halles et Marchés était venue le trouver, portant un superbe bouquet.

La manifestation était des plus touchantes — et Lamartine en avait les larmes aux yeux — quand la fantaisie vint à celle qui portait le bouquet de vouloir embrasser le poète.

C'était, à coup sûr, une brave et digne femme, mais, je dois bien le dire, elle était fort laide.

Alors Lamartine, après un moment d'hésitation, s'écria :

—Des femmes comme vous valent des citoyens, et les citoyens, on ne les embrasse pas : on leur donne une cordiale poignée de main!

Non seulement, le poète esquiva ainsi l'embrassade gênante, mais encore ses paroles lui valurent des bravos enthousiastes.

Ni cette mésaventure, ni d'autres, heureusement, n'auront troublé la cordiale entrevue de Cherbourg, car le ciel lui-même avait, pour la circonstance, revêtu son manteau des beaux jours, malgré les plus fâcheux pronostics.

Ah ! quand donc trouvera-t-on le moyen d'arrêter la pluie et d'écarter les nuages pour laisser passer le soleil ! Voici une invention dont, cette année, on a particulièrement éprouvé le besoin.

Mais avec les inventeurs, il faut s'attendre à tout !.... N'a-t-on pas essayé de répandre le bonheur dans l'humanité comme on fait prendre du quinquina ou du fer à un malade !

C'est un médecin de Reims qui entendait, au moyen d'une liqueur de sa composition, nous donner la possibilité de rire quand il nous plaira.

Mon Dieu, oui ! la science a mis le rire en bouteille ; elle a trouvé—et cette invention remonte déjà à quelques années—la formule d'un élixir qui absorbé à différentes doses, a pour effet de rasséréner les caractères aigris, de faire partir comme des fusées les saillies piquantes et les mots spirituels, de déchaîner le rire fou, inextinguible.

Si la chose était ainsi, voyez-vous, les heureuses conséquences de cette découverte !....

Une saine gaîté désarmera la haine. La politique ne connaîtra que des luttes courtoises. Tous les partis se complairont en des amabilités réciproques.

Il y aura chômage au Palais de Justice. Les causes criminelles cesseront d'alimenter les chroniques judiciaires.

La misère, le meurtre, les fureurs de la passion auront fui devant le rire. Plus de divorces : l'élixir miraculeux deviendra la paix du foyer et la sécurité des ménages.

Depuis longtemps, bien des savants employaient leurs veilles à la recherche d'explosifs, d'engins de guerre meurtriers... Brave homme que celui qui, en fait d'explosion, ne veut rechercher que l'explosion du rire ! L'élixir exhilarant, voilà vraiment ce qui nous manquait. "Rire est le propre de l'homme," disait le père de Panurge. Le malheur est qu'on ait beaucoup trop d'occasions d'être triste.

Le personnage maintenant illustre qu'est Blériot, fait partie de cette classe bienfaisante des savants utiles et c'est surtout l'inventeur à la fois pacifique et hardi que tout Paris a voulu saluer avec enthousiasme.

Madame Blériot qui a justement partagé la gloire de son mari a plus de bonheur que la plupart des femmes d'inventeurs ; ceux-ci, en effet, ont l'esprit tellement préoccupé d'innovations, qu'ils négligent souvent la compagne résignée de leur existence trépidante.

On raconte à ce sujet une curieuse anecdote dont Edison fut le héros.

Le grand savant américain venait de se marier. Le soir — une fois tous les parents et amis partis—la nouvelle épouse se retira dans sa chambre, attendant son mari.

Mais Edison ne parut pas. Qu'était-il devenu ? On ne sait.

Quinze jours se passèrent. Enfin, on apprend que Edison est à Boston.

On lui télégraphie. Le savant revient et voici ce qu'il raconte : le jour de ses noces, il avait trouvé chez lui un télégramme lui annonçant qu'une de ses découvertes allait être appliquée à Boston, et il était parti aussitôt.

—Mais, ta femme ? lui demanda un de ses amis.

—Ma femme ? répliqua Edison d'un air étonné.

Eh bien ! oui ; tu es marié !

— Ah ! c'est vrai ! ma foi ! je n'y pensais plus !

D'ailleurs la distraction des inventeurs est légendaire.

Ce fut l'un d'eux auquel on venait annoncer, au milieu de ses travaux, que sa femme allait mourir, qui fit cette réponse cruelle :

—Dites-lui que je suis très occupé, qu'elle attende un peu !

Voici, pour finir, une anecdote d'un autre genre que me communique un aimable lecteur à propos d'une chronique sur les testaments bizarres. Mais il s'agit ici de l'originalité même de l'exécuteur testamentaire.

Un négociant marseillais avait laissé sa fortune se montant à plusieurs millions à un ami, à la condition que celui-ci mettrait vingt-cinq mille francs dans son cercueil et cela en souvenir—caprice de mourant—de la somme avec laquelle il avait débuté dans le commerce.

L'héritier — naturellement — chercha le moyen d'éviter cette charge.

Et il finit par trouver.

—Té ! dit-il, je vais lui mettre un chèque de vingt-cinq mille francs : il le touchera quand il voudra !

Un musée de monstruosités.

On aménage dans les locaux du service anthropométrique, à Paris, au Palais de Justice, une vaste salle qui abritera le Musée criminel de la Préfecture de Police, lequel sera utile surtout pour l'instruction des magistrats et des policiers.

Ce musée, interdit aux profanes, pourrait être qualifié de "musée des horreurs", car les intéressés pourront y voir groupés, pour ainsi dire, les plus tristes anomalies dont est affligée l'espèce humaine.

Nul n'ignore que tous les malfaiteurs qui tombent entre les mains de la justice sont dirigés sur le service anthropométrique, où ils sont aussitôt mensurés et photographiés par M. Bertillon, qui relève également leurs empreintes.

Parmi les deux millions et quelques fiches des mensurés du créateur du service de l'identité judiciaire, service qui, d'ailleurs, porte à l'étranger, dans les pays qui l'ont admis, le nom de "Bertillonnage," se trouvent de curieux phénomènes, parfois de véritables monstres !

Il est vrai que toutes ces monstruosités ne sont pas imputables au caprice de dame Nature et qu'il y a des phénomènes confectionnés, en Chine, par exemple, ou en Espagne. Ceux qui viennent d'Asie sont amenés par des barnums qui exploitent la curiosité publique en exhibant des malheureux dont ils ont créé les infirmités.

Le "Petit Journal" nous donne, sur ce musée, ces renseignements qui suffiront peut-être aux lecteurs sans leur donner le goût d'y aller voir :

L'Espagne, notre voisine, nous procure surtout de nombreux mendiants cul-de-jatte, pauvres êtres atrophiés à la suite de manœuvres, de pratiques abominables.

Ils nous arrivent généralement des environs de Saint-Sébastien et rien n'est plus lamentable que ces déshérités qui se véhiculent péniblement sur de petits chariots.

Presque tous, enfants issus de familles misérables, nés infirmes ou idiots, sont vendus à d'ignobles trafiquants qui savent habilement exposer aux parents que leurs enfants seront toujours à leur charge, et ils offrent de donner à ces petits déshérités le moyen de gagner non seulement leur vie, mais de venir bientôt en aide à leur famille.

Les parents, généralement peu scrupuleux, se laissent facilement séduire par cette dernière promesse et ils livrent leurs enfants à l'âge de six, sept et huit ans, à ces trafiquants spécialistes qui, par des procédés atroces, compriment les membres de ces pauvres êtres au moyen de ligatures, et les atrophient au point de leur faire ces horribles moignons que nous leur voyons sur les petits chariots à l'usage des culs-de-jatte.

En Espagne, ces marchés monstrueux se passent avec régularité, sans surprises ni tromperie sur la valeur de l'infirmité, un contrat règle les conditions de la location du cul-de-jatte qui, bon an mal an, selon la valeur du sujet, rapporte de 300 à 500 francs aux parents de l'infirme.

Le gouvernement français a tout tenté pour enrayer l'invasion des culs-de-jatte qui viennent augmenter le nombre des mendiants pullulant dans le pays ; malgré les circulaires successives du ministre de l'Intérieur, un trop grand nombre encore de ces infortunés circulent en France, notamment aux portes de Paris, car on a réussi, ces derniers temps, à les exclure totalement de la capitale.

Après les culs-de-jatte qui sont légion au service de l'identité judiciaire, on voit de nombreux individus munis de trois oreilles dont deux seulement sont reliées à l'appareil auditif, ainsi que de nombreux sujets aux mains et aux pieds palmés, dans la proportion de huit à dix pour dix mille.

Tantôt ils sont palmés aux mains seulement, tantôt aux pieds et parfois aux quatre extrémités.

Viennent ensuite ceux qui possèdent onze ou douze doigts avec le pouce ou l'auriculaire double.

Curieuse singularité : on a constaté que cette double partie des extrémités, bien que se mouvant comme les autres doigts, ne peut saisir aucun objet et par conséquent ne peut être d'aucune utilité à l'infirme.

Cette anomalie est moins souvent relevée aux pieds qu'aux mains.

Le strabisme irrégulier, différence de couleur des yeux, l'un brun, l'autre bleu, est très fréquent ; cette anomalie était curieuse à étudier chez l'assassin de la petite Marthe Erbelding, Soleiland, de triste mémoire.

Commune également la mèche disparate dans les cheveux, ou canitie, ainsi que les nombreuses gibbosités que l'on relève sur mensurés des deux sexes.

Il y a encore les hommes à mamelles.

Ensuite les individus n'ayant qu'un sein et ceux qui en possèdent trois, quatre, cinq, six, jusqu'à sept toujours placés les uns en dessous des autres en diminuant de grosseur.

A l'anthropométrie, cette dernière singularité n'a été constatée jusqu'à présent que chez les hommes.

On peut voir encore la photographie d'individus nés sans bras.

Comme monstre unique, le service de l'identité judiciaire compte un jeune garçon ayant une tête de veau. Ce malheureux a été rencontré dans une rafle de vagabonds et envoyé au *Dépôt*.

On y remarque aussi un jeune homme à tête de chien.

A côté, se trouve un homme dont les mains et les pieds sont absolument semblables aux pattes d'un gros chien.

Il n'y a qu'une femme à barbe. C'est bien peu. On espérait mieux.

Réforme du costume.

Les Anglais sont las de porter un costume ridicule. Les tailleurs d'Outre-Manche ont inventé cette année à l'intention de nos élégantes des étoffes nouvelles comme l'homespun, des couleurs inusitées comme le kaki. On n'a rien fait, ou presque rien, pour le sexe laid qui aurait pourtant bien besoin, en raison de sa laideur, de toilettes seyantes.

Il est question de transformer le mode.

Les Anglais trouvent que le costume viril est triste, monotone et terne. Toujours du noir ou du gris ! Toujours des étoffes peignées, des draps plucheux, solennels et sans éclat ! L'homme, s'il veut reconquérir une autorité qu'il a perdue en matière d'élégance, doit renoncer aux cheviottes ingrates et s'habiller d'étoffes brillantes, éclatantes.

L'honorable M. Thornton, président de l'Union Internationale des Tailleurs pour Hommes, vient de lancer un manifeste dans lequel il proclame l'avènement d'un "brillant" et demande des "leaders" pour le lancer à travers le monde.

Tout dépendra de l'avis du roi Edouard, l'incomparable "magister elegantiarum".

Au lieu de suivre la mode, voudra-t-il la précéder ?

ARRESTATION.

Henry Bode, un des trois hommes accusés de chantage, a été arrêté hier soir par l'agent de police Mike Carrière.

Il a été conduit dans le bureau du chef des détectives Reynolds, où il a été identifié par Fortuna Mendina, la victime.

Bode en compagnie de l'agent de police Mussmann et d'un nommé Bailey ont soutiré une somme de 20 dollars à Mendina en le menaçant de le faire arrêter s'il ne s'exécutait pas.

Bode est le même individu qui avait été condamné à vingt ans de travaux forcés pour vol à main armée. Il s'était évadé du pénitencier et, arrêté de nouveau, avait été gracié.

FRACTURE.

En travaillant au déchargement d'un camion à l'angle des rues Canal et N. Peters, hier matin, Edward Lacoste, demeurant rue Dumaine, 1909, a eu le bras droit fracturé par la chute d'un baril. Le Dr Fulton lui a prodigué des soins.

Gamin blessé.

Salvatore Valentini, un gamin de 12 ans, demeurant rue St-Joseph 728, en traversant la chaussée à l'intersection des rues Carondelet et Howard, a été renversé et a eu la jambe gauche fracturée par une automobile en charge de W. B. Bradley. L'enfant a été soigné à l'hôpital.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12.Un an | $6.....6 mois | $3.....3 m. 15

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$5.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 27—Commencé le 15 juillet 1909

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Ancien inspecteur principal de la Sûreté

DEUXIÈME PARTIE

LA FILATURE

XIII

LES RAPIDES DU SAINT-LAURENT

(*Suite.*)

Il n'y avait pas à dire : l'endroit où ils se trouvaient répondait bien aux conditions de pittoresque exigées par Dupuis. Ils étaient dans une façon de golfe minuscule ; les rochers qui surplombaient la rive étaient posés sur un angle, de façon à former au-dessus du sol d'énormes excavations, constituant autant de grottes naturelles. On ne voyait âme qui vive, et du fleuve même, Antoine se rendait compte qu'on ne devait les apercevoir qu'avec difficulté. Mais il était conquis par le charme de cette nature véritablement grandiose.

—Eh bien ! qu'en dites-vous ? demanda Dupuis en se tournant vers Antoine.

—Oh ! s'écria celui-ci : "magnifiquement !"

Dans l'excès de son enthousiasme, Dupuis leva les bras en l'air. Et comme s'il n'avait attendu que ce signal, Cœur-de-Cristal, d'un geste foudroyant, tira un couteau poignard de sa poche et l'enfonça entre les épaules d'Antoine, qui s'abattit comme une masse, le visage contre terre.

Impassible, Dupuis regarda le malheureux jeune homme étendu à ses pieds, sans manifester ni surprise ni émotion. Il dit d'un ton bref à Cœur-de-Cristal :

— Vite ! pousse-le dans le fleuve !

L'Iroquois se baissa pour prendre sa victime et la précipiter dans le Saint-Laurent. Mais il ne put se relever : un poing formidable s'était abattu sur sa tête et l'étourdissait, puis il se sentit étranglé si violemment qu'il râla !

Dupuis ne perdit pas de temps à se demander d'où venait pour Antoine ce secours inattendu, mais tardif. D'un coup d'œil il reconnut dans l'agresseur de Cœur-de-Cristal un agent de la police de Montréal ; quatre bonds lui suffirent pour escalader les roches et se mettre hors de vue, malgré son embonpoint qui n'aurait jamais laissé soupçonner une telle vélocité :

Ainsi, Major ne s'était pas trompé ! Dupuis ou celui qui prenait ce nom — était un bandit, et il avait attiré Antoine dans un guet-apens ! Si son complice, l'Iroquois Cœur de Cristal, se débattait vainement sous l'étreinte terrible de l'agent que Major avait chargé de suivre Antoine, sous un déguisement de cocher, le meurtre n'en était pas moins accompli, et le principal coupable avait réussi à s'échapper !

Comment Major, si prudent, si méfiant, qui savait toujours prendre ses mesures pour ne rien laisser au hasard, n'avait-il pu éviter ce terrible méfait des malfaiteurs inconnus ?

La vérité est qu'il ne croyait pas à une aussi brusque catastrophe. Pourtant, il l'avait pressentie, quand, sur le pont de "l'Eme" et devant le tramway de New York, Antoine s'avait pu cacher son émotion, en reconnaissant le voleur de l'avenue Henri-Martin !

Cela prouvait à Dupuis que le signalement du Saxon dynamiteur de coffres forts était connu, au moins par Antoine. Cela prouvait que le vol, si bien machiné, et que les bandits croyaient accompli sans témoins, avait, malgré tout, livré la piste du coupable à la curiosité des policiers !

Antoine en savait trop : il devait disparaître. Et sans doute, après Antoine, c'est Vauvert qui était destiné aux coups des assassins !

Qu'avait donc fait Major, pendant cette matinée tragique ? On a vu comment il trouva—bien simplement — le moyen de faire conduire Antoine et Dupuis par l'un des agents de la police de New-York mis à sa disposition. Et dans une autre voiture conduite par un détective montréalais, Major avait pris place, cachant ses yeux vifs sous les lunettes d'or de M. Gouliakine. En suivant ainsi de loin les promeneurs, il les vit s'arrêter au village de Caughnawaga. Intrigué, il demanda quelques explications à son cocher. Le détective lui répondit :

—Je sais qu'ils entrent familièrement chez un sauvage qui a une exécrable réputation, même parmi ses congénères. On l'appelle Cœur-de-Cristal : il vit de vols, de rapines, de besognes louches, et le reste du temps, se grise abominablement. Les autres Iroquois le regardent comme le génie du mal et aucun d'eux ne lui parle jamais : ils sont tous honnêtes, probes, loyaux, mais Cœur-de-Cristal est toujours traître à sa parole. De plus, quiconque franchit le seuil de cette crapule est mal vu du reste de la population, car on ne pense pas qu'on puisse aller chez Cœur-de-Cristal sans avoir l'intention de commettre le mal.

Ce renseignement parut à Major d'une importance extrême. Il eut l'intuition nette du guet-apens. Il se rassura, cependant, pensant qu'il avait, à plusieurs reprises, fait la leçon à Antoine. Le jeune homme, probablement se tenait sur ses gardes, et un bon averti en vaut deux. D'ailleurs, si Major ne pouvait pas se laisser voir, il lui était possible de suivre discrètement, à une distance assez faible. Mais où allait Dupuis ? Il était possible que celui-ci tînt simplement à se montrer en compagnie d'Antoine, à ses complices inconnus, et leur désigner ainsi le jeune homme possesseur d'un redoutable secret. Major se connaissait en scélérats : il lui semblait que Dupuis ne devait pas volontiers se charger de " la grosse besogne " et qu'il jouait plutôt, dans la bande, le rôle d'éclaireur, d'indicateur des tragédies sanglantes et des coups de main fructueux.

Quand il rejoignit le détective qui avait conduit Antoine, Dupuis et Cœur-de-Cristal, il se fit expliquer brièvement la route choisie par les touristes, et il demanda à son cocher montréalais :

—Vous connaissez ce sentier, vous ?

—A merveille.

—Eh bien, suivez nos hommes à la piste. Vous comprenez ? Si tout va bien, qu'on ne vous voie pas ! Dans le cas contraire, agissez selon les circonstances, et tirez un coup de revolver, à tout hasard, pour nous prévenir : nous l'entendrons.

On a vu comment les instructions de Major avaient été observées. Malheureusement, Duhamel (c'était le nom du détective de Montréal) n'avait pu se précipiter assez vite sur Cœur-de-Cristal pour l'empêcher de poignarder Antoine. Et il avait eu assez à faire en maintenant l'Iroquois : il lui fut impossible de retarder la fuite de Dupuis. Mais, comme il était convenu, il tira en l'air un coup de revolver.

Son collègue Tinkerton, qui gardait flegmatiquement sa voiture, en bon cocher heureux d'avoir un peu de répit, courut à la rencontre de Major qui, à deux cents mètres en arrière, attendait sur le siège du véhicule qui l'avait amené.

—Les chevaux bougeront-ils ? cria Major.

—Non ! répondit Tinkerton, qui avait deviné l'intention de l'inspecteur : ils nous attendront quelques minutes sans s'ébrouer.

Et les deux hommes s'élancèrent dans la direction du signal donné par Duhamel. Arrivé à la crête où, quelques instants auparavant, Dupuis avait regardé avec tant de soin les routes diverses qui pouvaient mener à la demeure du riche colon, Major s'arrêta subitement. Au loin déjà, dans la plaine, il voyait nettement la silhouette de Dupuis : le bandit courait éperdu, sans détourner la tête, en s'orientant du côté de la maison de Préfontaine.

Major se coucha à plat ventre sur le sol, de façon qu'on ne pût le voir de la plaine, et sans perdre un seul instant la piste du malfaiteur. Dupuis, un moment, disparut presque au milieu d'un champ de blé, puis il reparut, toujours dans la même direction.

—Ah ça ! se demandait Major : est-ce qu'il va là-bas, décidément ? Peut-être y a-t-il des complices ? Ce serait drôle, de trouver dans cette belle exploitation, et si près de nous la pie au nid !

Maintenant, Dupuis avait ralenti sa course. Major le voyait marcher comme quelqu'un qui sait où il va et n'a pas peur d'être inquiété.

En effet, le scélérat tout en comprenant qu'il avait déjoué la police à ses trousses, et sans savoir comment il avait été suivi, Dupuis, criminel aut-